

Lettre du 8 août 2017

Ceci est sans doute la dernière lettre que j'écrirai avant mon retour. Je pars, j'en ai parlé mais de manière allusive, pour un séjour dans le territoire du peuple Pirahã, un peuple indigène qui vit en Amazonie, pas loin de la frontière avec la Bolivie. Dans ma dernière lettre, je parlais de cette question qu'un ami m'avait posé, à savoir, ce que j'espérais accomplir lors de ce séjour. Cette question on me l'a posée à plusieurs reprises, et de différentes manières. Je me suis intéressé au Pirahã en lisant un article sur leur langue. Vous pouvez facilement vous renseigner sur elle, car elle a donné lieu à une polémique de linguistes qui m'intéresse peu, pas autant en tous cas que le fait que leur langue peut être traduite en musique, en une séquence de tons qui peuvent être sifflés, fredonnés, criés même. Puis, en 2012, lors d'une résidence au Brésil, j'ai rencontré Marco Antonio Gonçalves, le seul anthropologue à avoir étudié les Pirahã. On a commencé un long dialogue qui a abouti à un voyage en septembre dernier. Nous y retournons là. Je ne sais toujours pas vraiment ce que va être le résultat de ce projet, de ces voyages. J'ai des idées bien sûr. Marco aussi. Peut-être que ces idées peuvent cohabiter dans un lieu d'exposition, je ne sais pas encore et je ne veux pas savoir. J'aime non pas ce moment d'hésitation mais plutôt d'ouverture, d'indétermination. Je l'aime car il est le reflet de ce qui m'attire et me fascine réellement dans ce projet, c'est à dire ce dont je parlais la dernière fois, cette sensation d'être pris au dépourvu par cette expérience, par cette rencontre avec un peuple dont l'altérité est d'autant plus frappante qu'elle me semble non pas familière mais évidente. Pas entièrement bien sûr, mais sur certains points oui. Ils ont, par exemple, un rapport aux choses matérielles que l'on pourrait qualifier de minimaliste. C'est à dire qu'ils vivent avec très peu de choses, et ils ont peu d'attachements aux objets, aux choses. Ils n'ont pas de maisons par exemples, seulement des abris précaires qu'ils abandonnent et refont au besoin. Ils n'ont pas d'objets que l'on qualifierait d'art ou d'artisanat. Leur culture repose entièrement dans leur langue et dans ce qu'elle leur permet de faire : chanter, parler, narrer des mythes ou des visions. Tout cela est à la fois simple, évident, et éminemment déroutant. De la même manière, ils n'ont pas de structures politiques, en tous cas pas celles qui nous sont familières. Ils n'ont pas de chefs. Il n'y a pas de rapports de pouvoir ou d'autorité chez eux comme ceux qui régissent nos vies quotidiennes. Tout ceci est évident comme peut l'être toute absence ou négation, mais aussi profondément bouleversant car ce ne sont pas des rapports de négation, mais plutôt l'affirmation d'une autre logique, d'une autre manière d'être ou de faire. J'ai parlé dans mes dernières lettres de réseaux, de rencontres, de repères. J'ai parlé, il me semble, en me relisant, d'une manière dispersée, hâtive aussi à certains moments. J'étais dispersé moi-même, comme on peut l'être lors d'un long voyage avec plusieurs escales. Je tournais autour d'une chose que je peux formuler d'une manière simple ici même, en vous parlant de ce projet, de mes intentions et motivations. En allant chez les Pirahã l'an dernier, tout ce qui m'intéressait chez eux s'est transformé en quelque chose de plus fort, de plus perturbant. Je pensais non pas savoir mais saisir en tous cas les contours de leur différence. Je dis différence au singulier car c'est une imbrication, une composition d'éléments qui, comme dans un puzzle ou un château de cartes, ne peuvent être dissociés sans faire écrouler l'ensemble. Mais quand j'y suis allé, je me suis trouvé face à une réalité qui produisait, engendrait des questions auxquelles je n'avais pas de réponse, des questions peut-être même auxquelles il n'y a pas de réponses, en tous cas pas de réponses définitives, mais plutôt des réponses, des répliques, des propositions, voir même des expérimentations. La question de la culture par exemple, de qu'est-ce qu'une

culture. La question de l'art, que l'on ne pourrait sans doute même pas formuler dans leur langue. La question de l'image, de qu'est-ce qu'une image et de notre rapport démesuré voire même hystérique et compulsif à ce médium. Toutes ces questions me paraissaient non pas comme des formes creuses à remplir mais comme des formes pleines, indifférentes et imper-turbables comme des boules de ciment. Je vous ai parlé de réseaux, de repères, de rencontres car il me semble de plus en plus que l'on occulte tout ce qui peut se passer, se transmettre et se déplacer lors d'une véritable rencontre ou expérience en les recouvrant d'une cartographie compulsive, qui provient de notre dépendance de plus en plus effrénée à un réseau qui nous dirige plus qu'on se dirige dans ou grâce à lui. Nous classifions les choses avant même de les croiser, nous les plaçons, les situons, et ces opérations remplacent souvent la pensée, l'examen, la réflexion même. Ce que j'ai pu rencontrer lors de ce séjour est autre chose, une remise en question dont je ne vois ni l'horizon ni la fin car les questions qu'elles suscitent ne sont pas infinies mais plutôt fondamentalement indéterminées et indéterminables. Une réponse définitive à ces questions (la question de la culture, de la politique, de l'économie, des valeurs) ne servirait qu'à fermer les domaines auxquelles elles sont rattachées en tant que champ de possibles, de potentialités. Une différence culturelle n'est pas quelque chose que l'on peut quantifier ou mesurer par rapport à des repères fixes, c'est une instance de plus dans une longue et fascinante litanie de propositions, d'expérimentations, plus ou moins heureuses ou tragiques. Lors de ce séjour, je me suis aussi trouvé face à un groupe dont le mode de vie remettait le mien en question de par sa fragilité. Notre monde, le monde moderne ou capitaliste ou occidental, est conçu pour assimiler, effacer, englober les différences culturelles, les différences réelles j'entends, et cela de par la velléité d'évidence et d'universalisme dont il affuble ses valeurs, ses réponses à la question de la vie, de comment vivre, et surtout, de comment vivre ensemble. Les populations indigènes au Brésil sont de plus en plus menacées car la survie de leur culture dépend de la survie de leur environnement, de leur mode de vie, de leur langue aussi. On ne saurait dissocier un de ces éléments sans faire basculer l'ensemble. C'est une chose d'autant plus fragile qu'elle peut sembler non seulement mineure ou insignifiante dans l'équation grotesque des problèmes actuels, mais aussi tout simplement révolue ou anachronique. Mais la véritable différence ne s'évalue pas de cette manière. Elle est intensive plutôt qu'extensive, elle traduit et se traduit par-delà les écarts chronologiques ou contextuelles. Elle se traduit non pas en se transformant mais en appelant à l'altération de sa langue ou de son contexte d'accueil. Je ne sais pas comment tout cela peut se traduire dans ce que je suis en train de faire, mais ce n'est pas le plus important. Ou plutôt c'est. Cette indétermination ne nomme rien de moins que le potentiel, le champ de possibles de ce projet, de cette rencontre. Je laisse une ou deux lettres (je ne sais pas si ce texte fera une ou deux pages car je l'écris par email, sans pouvoir compter les mots) à écrire. Je les écrirai à mon retour. Elles ne seront pas dans l'exposition, qui aura pris fin, mais elles se rattacheront à elle comme une sorte d'épilogue ou de continuation de ce que j'y ai amorcé. Là je dois partir, et laisser cette lettre telle quelle, en vous remerciant, encore une fois, de me lire.